

Dix passerelles
entre souffrance et dignité humaine
Sur les traces de Jésus

LA SOUFFRANCE et la dignité humaine semblent prendre dans notre société deux chemins séparés. Je voudrais les relier. Après la reconnaissance de terrain précédente, je puis maintenant m'engager à la recherche de chemins de traverse. A chaque voie de communication, je donnerai un nom. Ce nom, je le puise dans ce que j'entends dire autour du lit du malade à propos de la souffrance et des souffrants. Je retiens dix expressions connues, mais je les explicite de manière personnelle. Cette interprétation propre et, je l'espère, sensée, de ces expressions familières n'est pas simplement le produit de mon imagination. Cela me fut donné au cours d'histoires vécues avec les patients et les familles. J'en ai mis quelques dizaines sur le papier. Je reflète, je rends des parcelles de ce que j'ai reçu.

Ces dix énoncés se présentent comme des noms de rues familiers : on ne s'arrête plus à leur signification, ils indiquent seulement le nom de la rue. Mais on peut aussi s'étonner de ce nom, poser des questions, goûter ce qu'il a d'inattendu. Ainsi des phrases « qui vont de soi » peuvent parler d'autre chose lorsqu'on s'y arrête. Ainsi des voies prennent une autre signification. Elles s'ouvrent et s'élargissent.

Mes reconnaissances de voies sont donc des explorations de langage. Est-ce que quelque chose change si nous accordons plus d'attention à notre discours sur la souffrance ? Le langage touche l'homme au plus profond de lui-même. Une des définitions grecques de l'homme n'est-elle pas justement : ζωον εχον λογον (*zoion echon*

logon) — ce que je traduis par « un animal qui a le *logos* (la parole et l'intelligence) », un animal qui peut parler et penser ? Parler ouvre ou ferme des voies. Vivre avec la souffrance dépend autant du souci de la parole que du soin technique. A la fin de chaque reconnaissance de chemin, je signalerai la manière dont j'y retrouve les traces de Jésus de Nazareth. Quelques fragments de l'évangile seront cités, assortis d'un commentaire bref. Ce sont des colorations en général bibliques de mes dix esquisses de route, non voulues comme un commentaire théologique bien achevé, mais comme matière de méditation pour votre propre réflexion ou rêverie. Il s'agit donc de courtes haltes méditatives destinées à celui qui veut reprendre haleine évangéliquement, quelque part sur le chemin entre Nazareth et Jérusalem, ville de sa souffrance et de sa dignité.

Le chemin des anti-douleurs et des fortifiants de la souffrance
« Du moment qu'il ne souffre pas, c'est le plus important... »

Je voudrais m'arrêter d'abord à notre emploi des mots « souffrance », « mal », « douleur ». Lorsque je demande à des familles leur plus grand souci concernant leur malade, j'entends souvent : « Du moment qu'il ne *souffre* pas, c'est le plus important. » Sous-entendu : « L'essentiel, c'est qu'il n'ait pas mal, qu'il n'y ait pas de *douleur*. » On parle beaucoup de souffrance ou de mal dans le sens de « douleur ». Pourtant la souffrance est beaucoup plus large que la douleur. Les expressions « Ça fait mal » et « J'ai mal » disent bien que la douleur est plus qu'une expérience physique désagréable ; c'est toujours aussi une confrontation au problème du mal, un mal qu'on subit. Et qu'est la souffrance, sinon subir un mal ? Par ailleurs, la douleur peut être l'archétype des symptômes, mais les malades en éprouvent tant d'autres : nausées, épuisement, dyspnées, épilepsie.

Sans compter, par exemple, ceux qui « souffrent » d'une maladie du cœur ou du foie. Il y a bien plus de souffrances que de douleurs.

On peut distinguer douleur et souffrance, mais pas les séparer. Nous parlons surtout de douleur et pas de mal en tant que souffrance. Et je pense que ce n'est pas un hasard. « Souffrir » résonne comme quelque chose d'insaisissable — un mystère — que nous subissons et dans lequel nous semblons sombrer. « Douleur » résonne comme un problème qui peut être résolu, « contrôlé » et apaisé par des analgésiques. « Il existe des remèdes contre cela », dit-on. De nos jours, on ne doit plus avoir mal. Nous connaissons en effet beaucoup mieux l'action des analgésiques et notamment des narcotiques. Nous disposons actuellement de techniques qui constituent un progrès énorme dans la gestion des difficiles problèmes de douleur. Mais le médicament adéquat et la technique correcte ne signifient pas nécessairement la fin de la douleur. Non seulement parce que médicaments et technique ne sont pas assez efficaces en certains cas précis, mais parce que « douleur » peut signifier tellement plus qu'une sensation désagréable par la stimulation des récepteurs, des voies de conduction de la douleur et des centres cérébraux de perception de la douleur.

« J'ai mal » : beaucoup de significations

Que signifie la phrase : « J'ai mal » ? Il ne m'est pas possible d'en saisir directement la signification. La douleur et la souffrance sont précisément ce que le souffrant nous en dit. Les significations peuvent être multiples : a-t-il mal à cause de ses métastases osseuses ? Ou voit-il surgir l'image de son père mort de manière effrayante du même cancer ? Ou des comptes non apurés ont-ils abaissé son seuil de la douleur ? Ou s'interroge-t-il sur la présence de ce Bon Dieu qu'ils ont tant prêché ?

L'inquiétude d'une mère (« Que va-t-il se passer pour mon fils handicapé lorsque je ne serai plus là ? ») peut être le facteur déter-

minant dans son expérience de la douleur. Vous pouvez appeler cela la *douleur familiale*.

Une autre douleur peut surgir au moment précis où la douleur est bien contrôlée grâce aux rayons et aux médicaments. L'attention se libère pour quelque chose d'autre, et alors la question vitale peut surgir : Je gis ici maintenant, sans douleur, mais grabataire... Quel est le sens du temps qui me reste encore à vivre ? Le malade réalise alors que personne ne s'en préoccupe vraiment. Son attention peut se fixer à présent sur des sentiments de culpabilité non assumés, sur le sentiment que tant de choses restent inachevées, que la balance de sa vie penche plutôt du côté négatif. Peut-il confier cela à quelqu'un ? Ce chagrin aussi « fait mal ». Un mal de ce genre qui trouve sa source dans un besoin spirituel inassouvi, nous l'appelons *douleur spirituelle*.

Une autre douleur encore : parfois le malade confronté à la mort ou à un lourd handicap se perd dans un écheveau de difficultés physiques et de soucis émotionnels, sociaux et existentiels, que nous appelons, dans les soins palliatifs, *douleur totale*. Voici quelques exemples.

Paul (environ cinquante ans) souffre d'un cancer inopérable de la gorge avec extension vers la base de la langue. Ses antécédents de fumeur et de buveur y sont pour une bonne part. Il a toujours réagi aux problèmes en les niant, et en fuyant dans l'alcool et les médicaments. Il est séparé de sa femme et a trois enfants. Sa fille avec laquelle il a le plus de contacts habite à cinq cents kilomètres. Son amie vient lui rendre visite chaque jour et peut parfois rester dormir mais, dès le début, il nous confie qu'alors il dort mal. Paul a été hospitalisé suite à des douleurs intenses alors qu'une dose importante de morphine lui était déjà administrée. Cette dose doublée, on constate qu'il ne se plaint plus. Il peut avaler mais n'a pas beaucoup d'appétit malgré la cortisone qui devrait l'augmenter. Nous avons l'impression que ses plaintes somatiques masquent une autre souffrance. A nos questions

de savoir s'il se fait du souci à propos de quelque chose — de ses enfants, de son avenir... — il répond par la négative. Les semaines suivantes sont meilleures. Il pourrait rentrer à la maison pour quelques jours, mais il se sent à l'abri chez nous. Quand il est finalement prêt à passer un ou deux jours à la maison, il développe une importante otalgie. Ces plaintes disparaissent au bout de cinq jours, sans changement du traitement antalgique, parce que nous n'avons plus évoqué la possibilité d'une sortie. Il se sent faible, continue de maigrir et veut à nouveau une alimentation parentérale (Vitrimix). Je lui en explique le sens et le non-sens. Il me répond : « Vous êtes le chef, mais je voudrais tout de même recevoir du Vitrimix pendant une semaine. » Il ne se préoccupe pas de la signification de son amaigrissement.

Cet homme a indubitablement un problème de douleur dans le sens médicotechnique. Pourtant je soupçonne toute une souffrance, une douleur spirituelle et totale qui ne se traduisent que par des plaintes corporelles : douleur, manque d'appétit, nausées, fatigue... Nous n'y parvenons pas. Nous ne voyons que le petit bout de l'iceberg. Et les efforts titanesques de notre luxueux département des soins palliatifs semblent bien faire naufrage sur la glace sous-jacente de sa souffrance inexprimée. Bien que... pendant l'accueil qui a duré des mois, nous constatons à quel point, dans cet environnement chaleureux, les plaintes ont diminué ; cet homme qui se dégradait s'apaise et semble même retrouver une dose d'humour.

« Cela fait mal partout », dit la dame âgée. Recevrait-elle trop peu d'antalgiques ? Nous nous taisons. Heureusement. « Je crois que je meurs... », ainsi traduit-elle sa douleur. « Nous devons naturellement tous nous en aller, mais j'aurais préféré vivre encore plus longtemps, pour voir grandir mes petits-enfants... »

La douleur peut être quelque chose que vous ressentez simplement, et vis-à-vis de laquelle on peut se distancer. On peut aussi « avoir mal partout », avoir la sensation « d'être » mal.

Une tripartition de la douleur

« J'ai mal » peut donc recouvrir plusieurs significations. Pour plus de clarté, je scinde en trois parties.

Premièrement, cette expression peut faire référence à une douleur qui résulte de l'atteinte du corps. Les médecins y ajoutent évidemment encore des distinctions, par exemple, une douleur due à l'atteinte d'un organe et celle due à l'irritation d'un nerf. Ces douleurs, nous pouvons et devons les supprimer par des antidouleurs.

Deuxièmement : « J'ai mal » peut renvoyer à des « douleurs émotionnelles, familiales ou spirituelles » : douleur d'exister ; chagrin d'une séparation ; douleur de ne plus être comme avant ; douleur de ne plus être là bientôt. Cette douleur ne demande pas seulement les antidouleurs qui la supprimeraient : elle nécessite surtout que des personnes, par une écoute attentive, permettent à cette souffrance de *s'exprimer*. Ici, le signal ne doit pas être atténué, mais renforcé comme un amplificateur le fait d'un signal sonore. La douleur émotionnelle, familiale, spirituelle ne demande pas d'antidouleurs mais des « amplificateurs de souffrance ». Les personnes qui écoutent vraiment sont ces amplificateurs de souffrance. C'est pour cela que des bénévoles, des groupes de parole et d'entraide, des « spécialistes de l'écoute » comme les psychologues sont si importants.

Troisièmement, « j'ai mal » renvoie souvent — pour ne pas dire toujours — à l'apparition simultanée de ces deux formes de la douleur, fût-ce en des proportions très variées. Le corporel et le mental s'influencent mutuellement : la douleur émotionnelle et spirituelle diminue par exemple le seuil de la douleur de la personne, de sorte

qu'une atteinte corporelle est plus vite ressentie comme douloureuse. Lorsque cette influence mutuelle est fortement présente et qu'elle aspire le malade dans une spirale descendante, nous parlons de *douleur totale* : cette situation exige alors des antidouleurs et des amplificateurs pour la souffrance. Encore une fois, en un certain sens, les deux sont toujours nécessaires.

*« Souffrir le mal »,
un chemin de connexion entre souffrance et dignité humaine*

Nous nous sommes arrêtés à l'expression « ça fait mal » pour dire que quelqu'un a un problème de douleur. Le mot « douleur » suggère que la souffrance du malade est quelque chose qui doit être repoussé par des antidouleurs de toutes espèces. « Que ça fait mal », qu'on souffre, nous rappelle la nécessité d'amplifier le signal de la souffrance afin qu'elle puisse mieux s'exprimer, qu'elle arrive à s'épancher comme on vide un abcès mûr. Ainsi, nous arrivons à une approche plus large, plus cicatrisante et plus digne de l'homme. La « douleur » n'est pas un problème simple que nous résolvons en passant. L'expression « ça fait mal » nous rappelle une complexité : la profondeur de la souffrance, du mal. Cette difficulté peut nous décourager. Cependant, il s'agit ici de la complexité et de la profondeur de l'homme et, on peut le dire, de la dignité humaine. « La souffrance n'a pas de localisation cérébrale (la douleur bien, selon le médecin), mais elle est une partie du mystère de l'être humain », écrit le médecin franciscain Daniel Sulmasy⁸. Reconnaître que les malades graves n'ont pas seulement un problème de douleur mais souffrent est le chemin pénible au terme duquel on s'étonne, non seulement de la profondeur de la souffrance, mais parallèlement aussi de la dignité de la personne qui l'éprouve.

Sur les traces de Jésus

Pour ceux qui venaient à lui, Jésus était attentif, bien au-delà de la simple souffrance physique. Quand un paralytique lui est amené, à l'étonnement du public, il demande : « Qu'y a-t-il de plus facile : pardonner les péchés ou faire lever ce paralysé ? » (d'après Mc 2, 9). Qu'est-ce qui est le plus simple à guérir : douleur spirituelle ou paralysie physique ?

Et si souvent il répète : « Ta foi t'a sauvé », ce n'est pas seulement la technique de guérison qui sauve, mais surtout la confiance. Jésus voit la personne dans son entièreté. Il ne guérit pas seulement la maladie, il guérit le malade.

Le chemin de reconnaissance de la profondeur de la souffrance « C'est grave »

En effet : « C'est grave. » Le mal est très profondément ancré dans nos existences et il est important de le reconnaître. Cela n'a pas de sens — cela ne donne aucun sens — de minimiser le mal qui arrive aux gens. L'expression de la profondeur du mal et de notre impuissance est nécessaire, sinon le mal est « refoulé » avec toutes les conséquences néfastes que cela entraîne : auto-accusation et autojustification.

La profondeur de la souffrance

La question dépasse largement l'aspect restreint de la douleur. La personne tout entière peut être aspirée, entraînée par la douleur. Non seulement celle-ci peut être totale mais elle peut également s'accompagner de malaises dus à l'essoufflement, l'épuisement, la paralysie, etc. Le véritable problème n'est peut-être pas la souffrance en soi mais ce qu'elle peut avoir d'excessif, de démesuré. Le mal subi par

la personne, s'il dépasse la mesure, se compare à un abîme dans lequel tout est aspiré. Ce qui signifie entre autres que la personne souffrante s'identifie à sa souffrance.

On entend si souvent dire : « Je ne suis qu'un fardeau pour les autres », plutôt que la phrase plus objectivement réaliste : « Il est fatigant pour les autres de prendre soin de moi. » En réalité, je suis plus que simplement une charge. Mais je puis le ressentir ainsi. Ou : « Je suis un dépressif », plutôt que « Je souffre d'une dépression. » Je suis plus que ma dépression, mais ce n'est pas de cette manière que je le perçois. Ou encore, « Je ne suis que douleur », à la place de « Je souffre énormément, j'ai très mal ».

Ce sont trois exemples de l'identification de la personne avec sa souffrance. Et souffrir trop appelle en plus une aspiration à mourir : « Laissez-moi dormir et ne plus me réveiller... » En fait, on ne désire pas la mort, mais on ne souhaite plus cette vie. La dame qui est devenue dépendante de l'appareil respiratoire me chuchote : « En fait je veux bien vivre encore, mais vivre ainsi, je ne le peux plus. » La profondeur du fossé du mal, on la devine du fait qu'il rend tout le reste irréel, y compris Dieu et la foi : « J'ai toujours été croyant, mais maintenant je ne sais plus... Je doute... J'ai toujours prié, mais maintenant je ne sais plus prier... »

Souffrir : pas le fruit du hasard

Le mal que nous subissons n'est pas seulement profond. En plus, il n'est pas le fruit d'un hasard ou d'un « accident ». Il sévit sans répit. « Le mal ne dort pas », disait ma grand-mère. Souffrir constitue l'expérience quotidienne de chacun ; souvent, il s'agit d'une forme moins intense, par exemple, quand apparaissent les premiers signes de la vieillesse. Le contenu des médias déborde de souffrances : meurtres et incendies ; images de génocide en Europe, Afrique ou Asie ; statistiques sur la faim, la sous-alimentation ou la propagation du sida. Le monde baigne

dans le mal. Tout cela, notre intelligence nous le révèle. Et pourtant, quand il perturbe gravement notre propre vie, le mal nous surprend. « Tout allait bien jusqu'ici... Il n'a jamais été malade, et maintenant ceci... » « J'arrivais juste à la pension, nous allions en profiter. » Comme si, en définitive, il était possible d'éviter la maladie et la mort.

Le mal n'est pas un hasard, il s'inscrit dans les racines de notre existence. La génétique moderne nous l'apprend. Elle découvre chaque jour plus d'anomalies génétiques qui nous préparent, dès la fusion du spermatozoïde et de l'ovule, à telle ou telle maladie. Les déviations génétiques forment une version actuelle du « péché originel », mieux dit le « mal originel ». « Péché originel » renvoie plutôt au mal que nous commettons ; « mal originel » au mal que nous subissons et qui nous précède avant même que nous puissions nous-mêmes le commettre. Le fait de savoir que vous êtes prédestiné génétiquement à développer ou à transmettre une maladie précise, ou déjà le dilemme de désirer le savoir ou pas, sera dans l'avenir une source de souffrance toujours plus grande. Oui, les gènes vont nous gêner profondément.

A côté de « mal originel », un mot ancien nous suggère encore que le mal va très loin, jusqu'au ciel : « l'ange déchu ». Même les créatures célestes sont touchées par le mal. Dans le récit de Job, à notre grand étonnement, nous lisons une conversation entre Dieu et un ange déchu, Satan : ce dernier reçoit la permission de mettre Job à l'épreuve. Ce passage nous conduit à la question de l'implication de Dieu lui-même dans le mal. Sans formuler ici une réponse, sans nous demander si une réponse est importante ou pas, nous nous trouvons face à cette question : est-ce que cela affecte Dieu que des personnes souffrent ainsi ? Dieu est-il en dehors de la souffrance, comme si elle ne le touchait pas ? La question elle-même illustre encore une fois la profondeur du problème de la souffrance.

Nier cette profondeur aboutit à une impasse : celle-ci ne nous mènera pas à la dignité humaine. Au contraire, nous sommes in-

vités à oser parcourir le chemin de la reconnaissance du sérieux du mal. Ce n'est pas un chemin facile. De fait, reconnaître à quel point la situation est grave pour moi ou pour l'être aimé fait déjà mal en soi. Pourtant, ceux qui souffrent font preuve d'une capacité de vérité à laquelle on ne s'adresse pas toujours. En néerlandais, dans « dignité » se cache le mot vérité (*waardigheid*). Dans la capacité et la possibilité d'exprimer notre souffrance naît la dignité — même s'il ne s'agit que d'un silence éloquent ou d'un geste parlant. Nous reviendrons encore sur cette capacité typiquement humaine de regarder le mal en face et d'en parler. Un animal n'en est pas capable, ainsi que nous le verrons dans le paragraphe suivant.

Sur les traces de Jésus

Les évangiles — « Bonne Nouvelle » — n'hésitent pas à montrer le mal pénétrant jusqu'au fond de l'existence de Jésus.

L'évangile de l'enfance rédigé par Matthieu — pas historique et cependant plein de vérité — raconte que le mal assiège Jésus dès le début de sa vie : Joseph pense quitter Marie à cause du scandale provoqué par cette grossesse inhabituelle qui est la sienne ; il n'y a pas de place dans l'hôtellerie ; suivent alors un assassinat massif d'enfants, la fuite en Egypte, et le retour... Images très actuelles.

Jésus grandit dans un pays qui est occupé par une puissance étrangère, avec des collaborateurs, avec une religion qui rend les gens esclaves plus qu'elle ne les délivre, avec des maladies, comme la lèpre qui font tant d'exclus sociaux. La maladie et la mort sont partout. Un ami le trahit.

Et lorsque lui-même souffre, la séparation d'avec Dieu le menace : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). Le mal s'insinue jusqu'aux racines les plus profondes de l'existence de Jésus.

Le chemin de l'homme

« Si c'était un chien... »

Combien de fois n'ai-je pas entendu cette petite phrase et peut-être l'avez-vous prononcée vous-même : « Si c'était un chien... (sous-entendu : on lui aurait fait depuis longtemps une injection). »

En effet, si votre chien bien-aimé était décrépît, vous délivriez la pauvre bête à l'aide d'une petite piqûre. Avec bien sûr de la douleur au cœur, mais sans scrupules de conscience. Chez l'homme, c'est autre chose : vous aspirez à le délivrer, mais vous sentez une résistance. Et même si vous pratiquiez une petite injection à une personne aimée, je suppose que vous éprouveriez plus de résistance que lorsque cela concerne un chien. Cela exprime quelque chose en soi : qu'est-ce qui nous retient ? Quelque chose d'imprécis qui semble être propre à l'homme. Il ne s'agit en effet pas d'un chien. Une invitation à s'arrêter à la différence entre animal et homme.

Les animaux peuvent souffrir, nous en avons pris conscience ces dernières années, notamment grâce à Gaïa⁹ ! Et les plantes souffrent peut-être aussi. Il faut leur parler gentiment, dit-on ! Et pourtant je pense que l'homme, justement à cause de sa dignité, est l'être désigné par excellence pour souffrir. Il cultive en effet des valeurs qui lui sont propres : la fidélité, l'amour, les liens font que nous sommes très profondément touchés par la souffrance de l'aimé(e) et par notre propre souffrance. Combien de fois n'entendons-nous pas que le plus grand souci de patients très malades ne les concerne pas tellement eux-mêmes, mais bien plutôt le partenaire ou les enfants. C'est justement à cause de la profonde dignité des relations humaines que l'homme souffre de la séparation ou de l'abandon d'une certaine manière de vivre. Il possède aussi un tel degré de conscience, une telle mémoire, qu'il est, à mon avis, destiné à souffrir plus que les animaux ou les plantes. Nous nous souvenons non seulement de personnes et d'événements, mais aussi de leur signification et de leur (non-)sens

profond. De cette manière, notre « propension » à souffrir évoque la dignité de l'homme.

Celui-ci diffère aussi de l'animal parce qu'il pose des questions sur le sens. Les hommes ont, bien sûr, comme les animaux, un besoin de survivre et ils veulent être bien. « Être bien » vise alors surtout l'accomplissement de besoins précis : un certain bien-être matériel ; une certaine image et un bien-être social ; une satisfaction affective. Vous l'entendez dans des expressions comme : « Nous allons finalement en profiter » ; « Tout allait bien jusqu'à présent... » Cela allait bien, et ils se sont en fait très peu arrêtés à la signification, la cohérence de leur vie — pourquoi réfléchir si profondément... En tout cela, nous ne différons peut-être pas tellement des animaux. Mais cette différence surgit radicalement là où nous nous posons — de manière parfaitement inutile — des questions sur le sens de notre vie. Cela arrive souvent dès que quelque chose de grave surgit. Et alors seulement — même si cela semble provocant — nous pénétrons jusqu'à l'interrogation spécifiquement humaine sur le sens des choses. Le sens du passé et du présent apparaît souvent sur un arrière-plan contrastant de non-sens, d'absurdité.

Etty Hillesum note sous l'occupation allemande plusieurs phrases comme : « Je trouve la vie si belle et riche de sens. Mais oui, belle et riche de sens, au moment même où je me tiens au chevet de mon ami mort. » Ou : « Je trouve la vie riche de sens, oui, malgré tout riche de sens, même si j'ose à peine dire cela en public¹⁰. » Paroles étrangères au monde d'une Juive excentrique ? Non, j'entends cela aussi chez des malades et leur famille au travers d'expressions parfois déconcertantes.

La fille d'une patiente est au départ très inquiète de la grave dégradation de l'état de sa mère et craint beaucoup de l'en informer. Elle ne voit pas le sens de cette dernière phase. Après quelques semaines, elle me confie : « Ces six semaines auront été les plus intenses de ma vie... »

La sœur d'une femme très dégradée, mais très charmante, pleure un matin dans le living du département. Je lui demande, soucieux, ce qui se passe et elle me dit, à ma surprise : « Comme c'est beau... »

Une jeune femme chez qui une atteinte neurologique incurable est décelée, me confie à un moment précis : « Je vis plus que jamais. »

L'homme souffre parce qu'il a conscience de « plus », de « plus profond ». Sur ce chemin de désolation, il peut se sentir plus que jamais homme.

Sur les traces de Jésus

« *Ecce homo!* Voici l'homme! » (Jn 19, 5). C'est ce que dit Pilate de Jésus en qui il ne peut trouver de faute. Voici l'homme innocent, souffrant et humilié. Pourquoi Jésus souffre-t-il ? Il vit à partir d'une très profonde union avec un Dieu qu'il appelle Père, un Dieu qui veut vraiment que ses enfants vivent. Cette image de Dieu ne correspond pas à celle des instances religieuses régnautes. La fidélité à cette représentation de Dieu va le mettre en conflit avec elles, jusqu'à la mort. Il faut être homme pour vouloir souffrir et mourir par amour et fidélité à Dieu et aux hommes.

Était-il nécessaire que Jésus subisse tout cela ? Il faut être homme jusqu'aux tréfonds de l'être comme Jésus pour avoir l'expérience de : « Le Messie — l'Homme — ne devait-il pas souffrir tout cela pour entrer dans sa gloire — sa plus profonde dignité ? » (d'après Lc 24, 26). Il faut être homme pour suivre, deux mille ans plus tard, ce chemin en quelque sorte absurde de Jésus.

Bien sûr, il ne s'agissait pas, chez Jésus, de souffrir d'une maladie. Mais il choisit cependant un chemin sur lequel, à un moment précis, il perdait le contrôle des événements. Et il aboutit à un procès juridique de souffrance qui ne laissait place à aucune issue : il devait simplement y subir le mal, comme un malade subit une maladie. Mais il ne perdit pas sa dignité humaine, pour autant qu'il restât fi-

dèle à sa relation la plus profonde. A quel moment Jésus donne-t-il de l'homme l'image la plus intense ? Lorsqu'il est en pleine santé ou bien dans sa déchéance ?

Le chemin des soins intensifs

« Faire tout ce qui est possible... »

Souffrir beaucoup suscite de la résistance. On sent que ce n'est pas le but, pas la destination ultime de l'homme. L'expérience contrastée de la souffrance porte en elle l'espoir de quelque chose de meilleur. « Ce n'est pas possible » contient implicitement l'attente de : « ... il doit y avoir autre chose ». Et même si je fais un plaidoyer pour donner une place à la souffrance, j'affirme avec autant d'insistance qu'il appartient sans aucun doute à la dignité humaine de combattre la souffrance par tous les moyens possibles.

Les gens veulent que « tout ce qui est possible soit fait ». Mais que signifient ces mots ? « Faire tout ce qui est possible... » peut aussi signifier quelque chose d'autre que de prolonger le plus longtemps possible la vie. Sur ce point, beaucoup éprouvent le besoin d'être déculpabilisés : il existe une espèce de sentiment de culpabilité qui incite à mettre en œuvre tous les moyens possibles pour prolonger la vie. Il résonne dans des expressions comme : « Essayons encore ce traitement, et nous n'aurons pas à nous reprocher plus tard de n'avoir pas fait tout notre possible. »

Mais au prix de quelle souffrance pour le patient et pour sa famille ? Au prix de combien de cas de décès dans un environnement déshumanisé, rendu artificiel par un appareillage technique surabondant et peu propice à la rencontre et à la proximité des êtres aimés ? Au prix de quel surcroît de travail, de quels efforts financiers à charge de la société ? Que dire, en outre, des difficultés du personnel confronté à un douloureux sentiment d'échec, résultat de